

Monia Ayat

# L'Rhoula



Monia Ayat

L'Rhoula

© Monia Ayat, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-8391-1

# Librinova”

Courriel : [contact@librinova.com](mailto:contact@librinova.com)

Internet : [www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

## DEDICACE

À mes parents, mes enfants, mes petits-enfants.

## ***REMERCIEMENTS***

*Mes remerciements à ma fille Salima pour son aide précieuse. Elle est l'auteur du dessin de la couverture de cet ouvrage.*

## ***Prologue***

*Quand j'étais petite en Algérie, dans les années cinquante, on n'avait bien sûr pas la télé. Quelques fois, lors de veillées, les enfants se retrouvaient tous ensemble, frères, sœurs, cousins, cousines, neveux et nièces devant une tante ou une grand-mère qui nous racontait des histoires pleines de monstres et de sortilèges.*

*Raconter était un art qu'elles maîtrisaient parfaitement pour nous tenir en haleine et nous donner ce délicieux frisson de peur. Je ne me souviens pas de tous ces contes, mais l'un d'eux m'avait particulièrement marquée : l'histoire de l'Rhoula. Peut-être parce qu'elle m'a été racontée à un moment où l'histoire de ma famille allait basculer à tout jamais avec la guerre d'Algérie qui venait de commencer.*

*Pour calmer les enfants turbulents, les parents leur disaient de rester sages sinon l'Rhoula allait venir les manger la nuit. Je vais vous raconter cette histoire en déroulant ce récit tel que les mots me viennent, mais comprenez que cela remonte à loin. Mes souvenirs d'enfant et ma mémoire de femme adulte peuvent me jouer des tours pour mener à bien cette narration. La touche fantastique de ce livre sera une légende séculaire qui m'avait marquée étant enfant.*

*Cela sera donc des événements réels : mes souvenirs d'enfance et ma perception d'enfant de cette époque. Je dis bien perception, car à ce moment-là, j'étais une petite fille de sept ans qui subissait, comme mes parents d'ailleurs, ces événements tragiques sans avoir les moyens intellectuels de bien les comprendre et encore moins de les analyser.*

*Mes parents n'avaient qu'une vue anecdotique et non pas d'ensemble de la tragédie qui bouleversa notre existence. Je n'ai compris vraiment que bien plus tard, en lisant des livres, la triste réalité de cette guerre et l'histoire douloureuse*

*du déracinement de ma famille.*

*Moi qui suis de la deuxième génération, de ceux qu'on appelle les Harkis, née là-bas, en arrivant au soir de ma vie, je suis sereine et apaisée malgré tout en voyant mes enfants et petits-enfants nés en France, enracinés dans cette nouvelle terre. Je sais d'où je viens, qui je suis et j'en suis fière.*

## *Chapitre 1*

Dans la région de M'Sirda en Algérie faiblement pénétrée par la colonisation dans les années cinquante, ce qui lui avait permis de garder son originalité ethnique, vivait une famille dans le sens large du terme. Deux frères avec femmes, je précise une femme chacun. Les hommes polygames existaient bien, mais ils étaient rares dans cette contrée. Ils habitaient avec leurs six enfants et leur vieille mère une masure basse en pierres sèches scellées avec de l'argile dans une contrée plutôt aride et isolée. Des figuiers de barbarie poussaient derrière la demeure, formant une haie de protection. Un caroubier centenaire au tronc noueux s'élevait à quelques mètres de l'entrée. Ses gousses mûres et sombres tombant sur le sol au milieu de l'été servaient de complément de nourriture pour le bétail.

La demeure rustique était formée de deux pièces principales longues et étroites formant un angle droit. Sur le troisième côté se trouvait une habitation plus petite jouxtant l'abri destiné aux animaux, le tout clôturé par un muret de pierre, formant ainsi une cour carrée fermée par un portail en bois. On appelait ces maisons des « mechtas »

À cette époque, une seule grande pièce aux murs blanchis à la chaux servait à la fois de chambre et de salle à manger.

Hamid habitait la pièce en haut de la cour, Omar celle du milieu et leur vieille mère, l'Hadja Fatima, la plus petite, en bas.

Près de l'entrée étaient installés un poulailler, un clapier et une petite étable ouverte où étaient attachés deux ânes, huit chèvres et un bouc.

Au-delà du mur d'enceinte, la terre ocre était plutôt desséchée avec peu de végétation. Ça et là, quelques oliviers, des caroubiers et des palmiers nains tachaient de vert le paysage ingrat.

Les familles dormaient au fond de la pièce qui leur était dévolue sur des tapis



en fibre naturelle d'alfa, plante courante dans la région, sur lesquels elles mettaient un « elhaf », un édredon matelassé rempli de laine de mouton cousu par les femmes. Pour se couvrir, les paysans de cette époque utilisaient de grandes couvertures rayées appelées « lamoda » ou « bourhabeh » également en laine qui tenaient bien chaud en hiver.

Le matin, les filles de la maison, si elles étaient en âge de le faire, pliaient soigneusement « lfrach », tout ce qui servait au couchage, dans un recoin en hauteur sur une margelle en ciment. Le reste de la pièce était souvent chichement meublé, un petit buffet pour ranger la vaisselle, une ou deux tables basses rondes appelées « midas » pour manger à l'intérieur si le temps était mauvais. Mais le plus souvent, ces tables restaient dans le patio, là où les familles prenaient leurs repas la plupart du temps.

Les vêtements étaient rangés dans des coffres en osier ou en bois. Les hommes à cette époque portaient une large chemise sur un sarouel, ils ne mettaient la djellaba que quand il faisait froid. Ils portaient un chèche enroulé sur leur tête. L'habillement des femmes était composé de robes longues superposées aux couleurs vives, nouées à la taille par une ceinture en laine, et portées sur un sarouel. Elles nouaient un foulard en bandeau autour de leur tête. Le voile tel qu'on le connaît aujourd'hui n'existait pas.

À cette époque, les paysans pauvres possédaient le strict nécessaire pour vivre. Le gaspillage et le superflu n'étaient pas dans leurs habitudes, ils ne pouvaient pas se le permettre.

La vie de tous les jours se passait le plus souvent dans la cour, été comme hiver. Il faut dire que sauf exception, les hivers n'étaient pas trop rigoureux.

Le foyer, « canoun », une sorte de brasero en terre cuite, était installé dehors dans la cour. Les femmes y cuisaient au feu de bois le pain souvent fait de grains de seigle moulus : « khesra » ou du pain « matlouh » moins souvent, car fait à partir de blé et donc plus cher, ainsi que les repas dans une « gamela », une marmite posée sur un trépied au-dessus du foyer. Outre alimenter la famille et

entretenir la maison, elles cardaient la laine pour faire des « elhafs » et des oreillers.

À partir du lait de chèvre, elles fabriquaient du « smen », du beurre, et du « elben », un lait fermenté très apprécié. Après avoir laissé le lait cailler, elles le mettaient dans une « chekoua », une outre en peau de chèvre, dont elles fermaient l'ouverture. Puis, elles suspendaient le récipient à une poutre du plafond, se mettaient par terre en position assises et le secouaient vigoureusement d'avant en arrière pour baratter le lait. Au bout d'une quarantaine de minutes environ, elles recueillaient le « smen », le beurre qui s'était formé sur le dessus, le rinçaient avec de l'eau pour enlever les résidus de lait puis le rangeaient dans un récipient fermé. Elles utilisaient ce beurre frais ou le laissaient rancir pour divers plats. Ce qui restait de lait dans l'outre devenait du « elben » après fermentation.

Il n'y avait pas d'eau courante. Aller en chercher dans l'oued le plus proche, souvent à plusieurs kilomètres, pour remplir les grandes cruches dans la cour qui servaient à l'usage domestique quotidien faisait partie de leurs tâches. Elles avaient également en charge l'approvisionnement en bois pour alimenter le « canoun ».

Les grands enfants mâles aidaient aux travaux agricoles et conduisaient les animaux paître.

Les hommes étaient dévolus aux cultures de leurs champs et au ravitaillement de leurs familles. Les traditions séculaires avaient permis à chacun de trouver sa place dans cette société patriarcale.

Les deux frères subvenaient aux besoins de leurs familles et de leur vieille mère en cultivant un lopin de terre transmis de génération en génération au fils aîné. Mais celui-ci avait l'obligation morale de prendre en charge la famille proche.

Ils y avaient planté des amandiers, des grenadiers, des oliviers, des vignes